

Le compositeur en Arles le 13 juillet

Xenakis dans l'arène

Les festivals nous réservent parfois des surprises. Celle-ci est de taille : le 13 juillet, dans les arènes d'Arles, Iannis Xenakis, seul (avec le percussionniste Silvio Gualda) sur une estrade au centre de la piste sablée, fait entrer les taureaux en masse et lance dans l'espace ses savantes musiques, les mariant avec celle des animaux aux cornes sonorisées, cela s'appelle *Tauriphannie*, c'est très sérieux et le compositeur souhaite que ce moment soit « sombre, sévère et grand ».

Après quoi on retrouve quelques semaines plus tard

Sur l'écran de contrôle s'enchêvêtrent, poignées de verticales des masses sonores, tirées des horizontales des sons tenus, fluidité des courbes mélodiques qui tissent leur trame et trouvent leur chemin dans un tissu d'événements déjà très serrés. Devant les yeux, avançant son tracé par bonds, suivant les données que délivre l'ordinateur, *Tauriphannie* commence dans l'ombre et loin de l'arène à laquelle elle est destinée, sa vie et son devenir d'œuvre musicale.

LE MATIN. — Mais les taureaux, Iannis Xenakis, que viennent-ils faire ici ?

IANNIS XENAKIS. — Les taureaux sont des animaux superbes, mythologiques. Je déteste les corridas, je ne supporte pas l'idée qu'on abîme et qu'on mène à l'abattage, par jeu et défi, ces bêtes magnifiques. *Tauriphannie* n'a rien à voir avec un rituel de mort. Quand le festival de Radio France-Montpellier m'a demandé de penser à une œuvre nouvelle à son intention, je me suis souvenu qu'un jour, à Mycènes, j'avais mis en musique ce lieu somptueux, d'une tradition quadrimillénaire, et que j'avais mis en mouvement les collines environnantes grâce à des cortèges de chèvres aux cornes lumineuses, menées par des enfants et dessinant des figures florales très anciennes sur les parois des collines. C'est un peu dans cet esprit que j'ai imaginé *Tauriphannie*.

L'arène cependant ramène au jeu de cirque ?

Pas forcément. C'est très beau dans sa forme une arène, c'est un ovale convivial. C'est un lieu de rassemblement qui permet de condenser les événements, et c'est un lieu à ciel ouvert, en plein air, donc un lieu de nature. *Tauriphannie* doit être percée dans ce sens, un jeu de nature brute, de caractère noble, où j'espère que ma musique va se marier avec la présence d'animaux, chevaux et taureaux, à la grande sauvage, animaux symboliques d'une région, la Camargue.

ENTR'D'ABORD LES CHEVAUX...

Tant d'éléments qui entrent en jeu réclament une ordonnance, est-elle précise ?

Bien sûr. Je suis sur une estrade au centre de l'arène, avec Silvio Gualda qui, de cette estrade, dirige les douze groupes de percussions répartis sur le pourtour de l'arène, au bas des gradins. Toute l'arène est sonorisée. Entrent d'abord les chevaux, des juments avec chacune leur poulin et deux étalons tenus en laisse, c'est une parade en ouverture, avec en accompagnement la musique que j'avais écrite pour *Europa-Cantate*, à Strasbourg, il y a deux ans, *Hymen*. Les chevaux, eux, ne sont pas sonorisés. C'est une présentation sous forme d'hommage à la beauté, celle de l'animal.

Puis les chevaux se retirent. Les percussions entrent en lice et jouent, sous la direction de Gualda, *Pleiades*, composée en

Iannis Xenakis en Sicile, où sur les flancs d'une colline, et à côté des ruines d'un village écroulé par un tremblement de terre, il fait chanter Eschyle, par des masses d'enfants venus de France et de Sicile, cela s'appelle *Oresteia*, et c'est une grande cérémonie de la reconquête, un grand exorcisme contre la mort.

Ce sera le 21 août à Gibellina. Deux événements pour le compositeur, un été de lumière, dont Xenakis parle, en avant première, pour *le Matin*.



Iannis Xenakis : « Les taureaux sont des animaux superbes, mythologiques. Je déteste les corridas, je ne supporte pas qu'on abîme et qu'on mène à l'abattage ces bêtes magnifiques (...). » *Tauriphannie* « n'a rien à voir avec un rituel de mort » (Photo Elisabeth Nora)

Personnellement qu'attendez-vous de cette soirée ?

Si j'étais seul j'aurais aimé écouter et voir ce qui va se passer. C'est pour moi que je fais ça.

Quel rapport entre *Tauriphannie* et l'*Oresteia* ensuite en Sicile ?

Aucun apparemment, si ce n'est peut-être qu'il s'agit à nouveau d'une donnée de plein air et qu'ici le rapport à l'Antiquité n'est pas seulement un lien symbolique (par la magie des animaux) mais dans sa donnée fondamentale, l'*Oresteia* d'Eschyle.

Avec sa trilogie, quelque quatre cent cinquante ans avant Jésus-Christ, Eschyle a créé véritablement le théâtre, dans toutes ces composantes.

L'*Oresteia* c'est aussi la naissance du sentiment de la justice humaine, la proclamation de son opposition à la justice des Dieux.

Il y a vingt ans, Gibellina a été détruite par un tremblement de terre. Mais Gibellina est reconstruite, tandis que peu à peu une grande dalle de pierre, due au sculpteur Alberto Burri, va recouvrir les ruines de l'ancien village, Gibellina, par la volonté utopiste de son maire, renfermant ouverte à la modernité dans son architecture, dans ces sculptures disposées à ciel ouvert.

Gibellina la nouvelle, c'est un lieu très fort, l'affirmation du renouveau dans la modernité, un cri pour la survie. Il y a des tremblements de terre telluriques, il y en a d'autres aussi, socio-politiques, biologiques, artistiques. La revendication des hommes de ce village, accrochés à leur terre, mais se projetant dans l'avenir, pour assurer leur survie, c'est une histoire admirable, si proche de l'esprit de l'*Oresteia*.

Prenez-vous plaisir à ce type de démarche du compositeur pour grands événements publics ?

Quand je serai au milieu des taureaux à Arles, ou sur le rocher de Gibellina, je me sentirai tout à fait comme dans la mer. La mer est sauvage, vivante, douce aussi, elle peut vous absorber et vous anéantir, c'est cette dialectique qui est passionnante.

Propos recueillis par
BRIGITE MASSIN